

Le psychanalyste sans fauteuil (ou l'être là du psychanalyste quand l'analysant n'est pas là)

à Valentin, mon fils

À une époque où il ne faisait aucun doute que l'être du psychanalyste pouvait être reconnu à l'aide d'une pierre de touche institutionnelle, un livre fort intéressant sur l'implantation possible de la psychanalyse hors du "cadre", dans les hôpitaux et ailleurs, avait pu s'intituler : *Le psychanalyste sans divan*.

Aujourd'hui où cette pierre de touche peut être déclarée suspecte et où la place de l'analysant est redevenue centrale pour autoriser un psychanalyste, on pourra considérer que c'est le titre que je propose qui serait le plus adéquat pour décrire tous les problèmes afférents à la place qu'occupe un psychanalyste en dehors du cadre, non seulement dans des lieux de soin et à des fins thérapeutiques, mais soit avec d'autres collègues soit avec ses amis, soit avec son conjoint et plus généralement sa famille. Car si l'on veut que la psychanalyse continue, c'est le fait de poser cette question qui porte vraiment à conséquence.

Ce que désigne donc ici le fauteuil, c'est d'abord le symbole d'une certaine obligation à laquelle l'analyste se plie : celle de ne pas trop jouir de cette place où l'ont convoqué, et éventuellement coincé, les analysants qui sont venus le trouver. Il est notable à ce propos que, si "principe d'abstinence" il y avait et si ce principe était à considérer comme encore valable, celui-ci ne concernerait plus tellement aujourd'hui l'analysant, à qui il était vivement recommandé autrefois de ne prendre aucune décision importante durant le cours de son analyse.

En revanche, ce principe touche de plein fouet la prétention d'un sujet à se dire analyste. Et elle concerne les différents registres pulsionnels de son corps : d'abord, le regard qui ne doit pas se faire trop voyeur de la souffrance d'autrui ou monter en épingle tel ou tel trait de la mise, du comportement ou de ce qu'exprime sans mots le visage d'un analysant ; ensuite, jusqu'aux moindres inflexions de la voix, et pas seulement celle qu'il écoute, mais la sienne propre qu'il a dû apprendre à moduler pour en gommer toute forme d'injonction surmoïque ou d'invective que trahirait une colère pas assez rentrée ou maîtrisée.

Et il est à peine besoin de mentionner les deux autres : bouffer ou se faire bouffer doit être tenu en respect, aucune forme de sadisme ou de masochisme n'étant de mise en cette circonstance. Quant à l'odeur, elle se réduit à n'être plus que celle de l'argent, qui doit servir à l'analysant à se prémunir contre toute forme de représailles : avec l'argent que je lui donne, ce monsieur ou cette dame devrait se sentir satisfait, quelles que soient les choses désagréables que je pourrais être amené à lui dire, au moins si elles ne sortent pas du cadre ; et il y a donc peu de chances qu'il me poursuive dans la rue. Par contre, si je reviens, il sera tenu de me recevoir avec toujours la même compréhensive aménité.

Toutes ces menues règles de la règle sont connues, et je ne fais ici que les rappeler, en mettant l'accent sur ce qui incombe plus particulièrement à l'analyste, mais faisant remarquer qu'elles assignent à celui-ci un rôle et une fonction intransférables à toutes ces situations où il sera sorti de son bureau pour se retrouver avec d'autres, qu'il s'agisse d'amis, de la femme ou du mari, j'y insiste, ou enfin des collègues, qui ne lui ont justement pas demandé de se trimballer partout avec ce fauteuil, gros de toutes les sauvageries possibles si les devoirs et obligations vis-à-vis de l'analysant qu'il implique font mine d'être exercés à l'égard de ces tiers, surtout évidemment quand il s'agit de ses propres enfants.

En revanche, grâce à ces règles, tous les excès auxquels peut donner lieu une demande d'analyse restent inscrits dans de la parole interprétable au cours de la séance, ou lors des prochaines séances : rien de plus ineffaçable que ces paroles, prononcées entre divan et fauteuil, et depuis la première séance, annonciatrice qu'elle aura été de ce qui pourra se passer lors de la dernière.

Mais alors, qu'advient-il si cet analyste se retrouve ailleurs que dans ce cadre où tout est si minutieusement prescrit ? Que lui arrivera-t-il sans ce fauteuil où il se cale pour écouter sans trop bouger et où l'analysant, quand il veut bien accepter de s'allonger sur le divan, lui fera l'honneur et la confiance de lui adresser la parole sans le voir ? Pourra-t-il surtout se dire encore analyste sans ce fauteuil et tout ce qu'il lui accorde comme avantages bien définis, en échange, il est vrai, de la sagacité qu'il aura su démontrer dans les interprétations qui lui viendront pour débusquer tous les indices de l'inconscient que la règle fondamentale, si elle s'observe, est censée lui permettre de relever ?

Que se passe-t-il quand cet analyste sort de *scène* et se retrouve en *ville*, pour reprendre ici les termes qui concernent les acteurs de théâtre, redevenus si discrets et si réservés au bistrot, après s'être montrés aussi hâbleurs ou cabotins que l'on voudra, pour faire passer le texte qu'ils avaient à mémoriser et jouer, avec toutes les mimiques de leur corps et les intonations de leur voix ?

Toute la question est sans doute celle d'un faire savoir : à qui ai-je fait savoir en premier que je voulais occuper cette fonction ? À qui et comment pourrai-je le dire, sans créer trop de malentendus dans la société ? Ce faire savoir évitera-t-il tous les pièges du désir de reconnaissance, l'antagoniste le plus évident du désir du psychanalyste ? Et en sens inverse, comment me comporter envers ceux qui ne peuvent pas l'ignorer, ma femme ou mon mari sans doute, mes enfants aussi peut-être, et enfin les amis que l'on risque ainsi de perdre, mais aussi les inévitables collègues, même si j'ai le sentiment qu'ils ne font pas le même métier,

bien qu'ils affichent en tout cas la même prétention, puisque mon existence sociale, en l'absence de titre, valable et monnayable en dehors du groupe auquel j'ai décidé d'appartenir, dépend en partie d'eux ?

On le voit, je pose, ou je n'éluide pas, des questions redoutables. Mais je ne peux éviter de les rencontrer, étant donné les difficultés de plus en plus aiguës que traverse notre groupe, ainsi que toutes les institutions qui tentent de fonder un lien social qui serait spécifiquement celui à envisager entre des psychanalystes.

Puisque Freud énonce qu'à propos de l'analyse elle-même, on ne peut valablement opiner, comme aux échecs, qu'à propos des débuts et des fins de partie, je prendrai moi-même les choses de cette façon : quand un analysant est-il amené à énoncer pour la première fois qu'il prétend pouvoir se déclarer analyste et à qui lui paraît-il opportun d'adresser cette déclaration en dehors du cadre précisément, c'est—à-dire à quelqu'un d'autre que son psychanalyste ? Mais, prenant les choses par l'autre bout, quand un analysant est-il amené à parler de son analyse et à qui, dès lors qu'il déclare l'avoir terminée et qu'il ne peut alors éviter de nommer son analyste ?

Le mieux serait évidemment que ces questions soient posées dans un cadre adéquat, qui ne serait donc plus celui de l'analyse et qui a été correctement balisé comme étant celui de la passe. Mais il est aussi indispensable qu'elles soient posées d'une façon moins inscrite dans les pincettes d'une institution, jusqu'à présent peu encline à retransmettre au-dehors les enseignements de la dite passe, en allant jusqu'à tenter d'en formuler quelque chose au sein même de la vie sociale où devra ou pourra se transmettre ce qu'auront été les acquis propres à cette analyse, qu'il y a lieu de faire valoir, puisqu'ils ont pu modifier une subjectivité au point de la sortir des voies de la répétition inconsciente.

On comprend bien qu'il s'agit donc d'autre chose que d'un témoignage, dans ce faire savoir où il importe d'aller jusqu'à un faire valoir, étant donné que ce qui est en jeu en cette délicate occurrence, c'est la réussite d'une éventuelle "installation", comme on dit, en tant qu'analyste, celui-ci formulant le pari qu'il peut donc mener d'autres analyses que la sienne propre, sans qu'il soit inéluctable, soyons donc optimistes, que l'analyse ne débouche plus aujourd'hui que sur du devenir analyste, estimant donc qu'elle peut aussi permettre la réussite d'un autre type de création auquel justement l'analyse sera déclarée, et par l'analysant lui-même, avoir contribué.

On me rétorquera que des analystes, en s'occupant du destin subséquent à l'analyse de leurs analysants, n'ont pas lieu de manger de ce pain-là et que, dès lors qu'il s'agit après tout d'un certain commerce où l'analyse sera monnayée, chacun se débrouille comme il peut. Or je pense que c'est en adoptant ce genre de louable attitude que l'analyse va à sa perte et que les institutions se mettent toutes à vieillir sans se renouveler.

Adopter cependant ce genre de position découle en droite ligne d'une certaine théorie non explicitée de ce que doit être l'analyste, s'il prétend le rester, alors que la situation veut qu'il soit cette fois sans fauteuil. Se retrouve-t-il pour autant analysant, ou bien y aurait-il une position intermédiaire, un faire savoir qu'il peut l'être ailleurs et qu'il s'abstient de l'être avec vous qui ne le lui demandez justement pas ?

Mais à se dire ainsi encore analyste, peut-on se demander à juste titre, si cette personne n'est plus dans son fauteuil, que (me) veut-elle au juste ? Serait-ce qu'elle cherche encore à obtenir ma reconnaissance, alors qu'elle doit bien savoir pourtant que c'est parce qu'une telle plaie restera ouverte tout au long de sa carrière, qu'elle aura pu se dire analyste ? Si elle l'est encore ne faudra-t-il pas

qu'elle se résolve à aller inscrire ce désir de reconnaissance dans un autre discours que celui de l'analyste, à l'Université, par exemple, mais aussi du côté de l'hystérique, voire de son maître, pourquoi pas ?

Elle veut peut-être justement se rassurer sur l'incommensurabilité de son discours et de la place qu'il lui confère, vivant sa différence d'avec tous les autres et se retrouvant ainsi encore capable d'occuper d'autres places, sans doute un peu moins intenable ou impossibles que la sienne derrière le divan. Rentrer à la maison, pour ainsi dire, a toujours du bon et n'est pas nécessairement à assimiler à un retour au bercail, donc aux vieilles habitudes.

Le moment est justement venu ici d'en parler en détaillant un peu les cas où un psychanalyste a lieu de se méfier de certaines habitudes. La plus pernicieuse, à laquelle il a peut-être donné la main, serait celle à laquelle peut se raccrocher son conjoint d'un : "je le retrouve, et je n'en veux rien savoir !". D'autant que cette attitude se réfracte aussi chez l'analyste sans fauteuil qui, emprunt qu'il est à juste titre de toutes les réserves de la discrétion professionnelle, fait mine, lui aussi, de refuser de savoir que l'autre n'en veut rien savoir.

Or à partir de là, rien ne va plus ; car, avec cet entrecroisement de dénis quant à cette indéniable pièce de savoir, on aboutit inévitablement à tous les symptômes d'une confusion dommageable, et du côté du couple analysant/analyste et du couple plus banalement constitué en question : celle entre la dimension d'un amour de transfert, que l'analyse permet d'isoler, puisqu'elle est censée précisément s'en servir pour en sortir, et la dimension d'un amour qui en serait précisément sorti, sans pour autant tomber dans la non-méconnaissance que procure la haine.

La femme ou le mari de l'analyste manifeste, en adoptant cette attitude, qu'il veut en rester à un amour de transfert, aussi narcissique qu'on peut l'imaginer, puisque son analyste de conjoint – pourquoi alors ne pas en profiter une

peu ?– le manie et supporte toute la journée ailleurs. Et qu'il se retrouve enfin floué par cet amour, qu'il ne pourra justement plus analyser quand il retourne chez lui et qu'il doit se passer de son fauteuil, c'est un juste retour des choses !

Quant à l'analyste pourtant sans fauteuil, il peut aussi continuer d'être animé par un amour de transfert qui ne le fera pas sortir de son mode quotidien d'aimer pour écouter et d'écouter pour savoir, sans se douter qu'il perd ainsi la chance d'aimer sans savoir pourquoi ni en supposer des raisons, mais *just because*, selon le poète.

Or s'en souvenir est d'autant plus indispensable que la fonction à laquelle il ne saurait se soustraire, alors qu'il doit constamment s'en écarter quand il est dans son fauteuil, c'est celle du père ou de la mère. Mais justement combien d'enfants de psychanalyste n'auront-ils pas été complètement sacrifiés à l'exercice de la profession, n'ayant plus affaire qu'à des hommes creux (les *hollow men* de T.S. Eliot) ou à des femmes devenues mannequins d'osier, qui ne savaient précisément plus se retrouver sans leur fauteuil, même en famille ?

Se présenter comme encore analyste ne devrait donc pas aller au-delà d'une demande de s'excuser d'avoir dû en occuper la place une longue partie de la journée et demander à l'autre auquel il en fait mention, l'enfant ou le conjoint donc, de le sortir de là. Pourquoi n'obtiendrait-il pas enfin lui-même un peu d'aide ou de la simple compréhension ?

Mais cela mérite à peine d'être mentionné, me dira-t-on, puisque la question est plutôt celle de savoir pourquoi la prétention d'être encore analyste, sans fauteuil donc, éprouve chez ce sujet le besoin de s'exprimer. Et à qui donc l'adressera-t-il sans entraîner d'autre conséquence que celle dont il paye déjà le lourd tribut, en restant de longues heures enfermé dans sa fonction ?

Cela ne fait pas de doute, ce ne peut être qu'à d'autres créateurs de nouvelle subjectivité, qu'ils soient analystes eux-mêmes ou écrivains et artistes, que se dirige ce besoin d'un faire savoir qu'il a été ou se veut encore analyste.

Or ce qu'il espère recueillir de cette nouvelle prise de risque, c'est un nouvel éclairage sur la fonction qu'il lui arrive d'occuper, quand précisément il ne l'occupe plus ou parce qu'il n'est plus celui qu'elle envahit, mais celui qui voudrait pouvoir en transmettre l'impossible dans la culture elle-même et autrement qu'avec le seul analysant.

Mais présenté ainsi, il ne fait pas de doute que le discours qui se dégage de cette autre prise de fonction ne saurait en fait s'adresser qu'aux futurs ou ex-analysants, à ceci près que ce sera cette fois dans le but qu'ils ne se réduisent plus à ces uns à un dont il recueille les paroles dans son fauteuil, mais à tous ceux qui se sentiraient autorisés à s'avouer analysants au sein de la communauté inavouable qu'ils forment.

L'enjeu de ce nouveau type de fondation d'un lien social serait évidemment de sortir les psychanalystes du ghetto qu'ils forment soit dans leurs chapelles soit dans leurs querelles entre chapelles, afin de les inciter à ne plus faire valoir leur existence dans la guerre entre clans et l'exclusion entre frères.

Or, faire exister du psychanalyste sans fauteuil ne serait-il pas justement destiné chez ceux qui s'y adonnent, à se montrer davantage circonspects à l'égard de tous les effets de groupe dans lesquels les psychanalystes s'enferment, se retrouvant ensemble dans des institutions ?

Celles-ci n'apparaîtront-elles pas alors comme vouées, dans la meilleure hypothèse, au culte des morts ? Ou sinon, ne lui feront-elles pas découvrir qu'elles ont la plupart du temps une fâcheuse tendance à favoriser la servitude volontaire à l'égard des maîtres que ces psychanalystes éprouvent encore le besoin de se donner pour en obtenir malgré tout de la reconnaissance ?

Mais peut-être, après tout, est-il impensable de se passer complètement de maître, mort ou vif, peu importe, dans un domaine où du savoir-faire se monnaie aussi et qui ne saurait être confiné dans le cadre de la seule transmission d'un discours plus ou moins orthodoxe (ou résolument hérétique, pourquoi pas, mais où cela finit par revenir au même) ?

La question se déporte alors : elle ne se pose plus dans la situation où il s'agira encore de rappeler l'incompatibilité entre le *maître*, toujours affublé d'un pouvoir, même s'il se limite à la transmission des tours de main et des trucs du métier, et le *psychanalyste*, qui ne saurait éviter de se positionner dans une attitude qui privilégie l'impuissance en lieu et place de la volonté de suggestion ; elle tentera plutôt de se situer du côté de la nécessaire dénonciation de l'absolue nuisance qu'exerce dans le groupe des prétendus psychanalystes le fait soit de s'appuyer sur un leader soit de se revendiquer comme tel, et cela, soi-disant, pour transmettre la psychanalyse, à partir d'une position d'exception et d'au moins un, comme ils s'expriment.

S'adresser plutôt à la communauté invouable des analysants rompt radicalement et fondamentalement avec ce type de déviance, si le mot peut se justifier ici, puisque le discours psychanalytique n'en est en fait encore jamais sorti. Peut-on espérer que la prise de conscience de l'impasse dans laquelle il est toujours resté promeuve une nouvelle forme de mouvement psychanalytique sans leader ni héritage, mais s'attachant résolument à reformuler à chaque nouvelle demande d'analyse, à chaque nouveau cas de destitution subjective réussie, ce que sera le discours psychanalytique ?

Poser cette question resterait encore sans espoir si ne pouvait pas être invoqué un modèle de lien social fondant l'existence d'un collectif qui donnerait une idée concrète de ce dont je veux parler. Le concept de "mouvement", plutôt que celui d'institution, est bien celui auquel se réfèrent les écrivains ou les artistes,

avec ceux qui les soutiennent dans leur public, quand ils préconisent une forme de révolution dans leur mode de faire exister l'acte de création et de valoriser les œuvres qui en découlent.

Il y a lieu, par ailleurs, de noter que la communauté des lecteurs ou des mélomanes et amateurs de ces nouvelles formes d'art est loin de se constituer en une sorte de cour vouée à encenser le supposé leader du mouvement qui est ainsi lancé. La communauté de ceux qui soutiennent cette révolution et savent en profiter, tout en en justifiant le bien-fondé, nouent plutôt des liens en son sein que l'on pourrait dire d'ordre rhizomique.

Ils n'éprouvent pas, en effet, le besoin (sauf peut-être encore en psychanalyse !) de susciter de la transmission verticale, dans le style des arbres généalogiques, le nom d'auteur ici promu ne servant pas à fonder la légitimité d'une paternité, puisqu'il n'engendre pas des fils qui seraient les zélés de l'œuvre, mais la possibilité que s'engendrent encore d'autres œuvres du même type.

Surtout aujourd'hui, ces amateurs d'une grande œuvre qui ouvre un nouveau sillage se soutiennent et dialoguent entre eux, signalent les nouvelles parutions, discutent du bien fondé de certaines prises de position collatérales, offrent donc le spectacle, non d'un asservissement au leader, mais plutôt celui d'un savoir jouir des chemins de liberté que le grand créateur a ouverts.

Quand donc Freud et surtout Lacan pourront-ils redevenir de tels artisans de liberté, de tels ouvriers de nouvelles pistes ? Cela dépendra de la façon dont ces psychanalystes sans fauteuil arriveront à faire valoir l'existence de la psychanalyse.

Jacques Nassif

